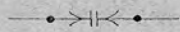


# Comme l'Alouette !...



Du sein de la Moisson dorée  
S'élançant vers l'immensité,  
L'alouette monte éivrée  
De Soleil et de Liberté ;

Elle monte, seule, et sereine,  
Vers le grand Ciel de pourpre et d'or  
Et son gai « tireli » l'entraîne  
A monter, à monter encor ;

Elle abandonne tout sur terre :  
Son vieux nid, ses jeunes amours,  
Pour monter, monter solitaire  
Vers le Soleil, toujours, toujours !

Et lorsque la Lumière aimée  
La brûlera de ses rayons,  
Elle retombera, pâmée  
Mais ravie, entre deux sillons !



Tâche de l'imiter, poète :  
Monte en chantant un hymne pur ;  
Va, là-haut, comme l'alouette,  
Te griser d'extase et d'azur ;

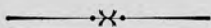
Monte à la lumière jolie  
En lui gazouillant tes chansons...  
Car c'est en montant qu'on oublie  
Les Chagrins et les Trahisons ;

Monte aux Régions éternelles ;  
Monte libre, et seul, et joyeux,  
Quitte à te briser les deux ailes,  
Quitte à t'y brûler les deux yeux...

...Et puis retombe, hors d'haleine,  
Ivre d'un bonheur sans pareil,  
Parmi les taupes de la plaine,  
*Qui n'ont jamais vu le Soleil !*

Théodore BOTREL.

# Le Rêve du Tzar



*A S. M. l'Empereur de Russie.*

En contemplant, au fond de son grand Palais sombre,  
Trois berceaux sur lesquels, pensivement, dans l'ombre,  
Veillait un ange de Bonté,  
Durant qu'autour de lui la Haine faisait trêve,  
Un soir de l'an dernier le Tzar faisait un Rêve  
De Paix universelle et de Fraternité.

Il rêvait, l'Empereur, comme rêve un poète  
Ayant dans ses deux mains laissé tomber sa tête  
Et l'œil vague, à demi fermé,  
Il rêvait qu'il est bon d'être le Tzar suprême,  
Bon d'être respecté par tous, — un peu craint même —  
Mais qu'il serait meilleur encore d'être aimé !

Et son beau rêve, alors, devenait extatique :  
Il se voyait rentrant d'un geste hiératique  
Tous les Glaives dans leurs fourreaux,  
Ouvrant tous les Carcans, brisant toutes les Chaînes,  
Désarmant d'un seul mot les plus farouches Haines  
Et réconciliant Victimes et Bourreaux ;

Il se voyait devant les Forges flamboyantes  
Où se fondent les socs, les enclumes bruyantes  
Et tous les bienfaisants outils :  
Dans les creusets géants aux mâchoires avides  
Il se voyait jetant les armes fratricides,  
Tous les canons brûtaux, tous les lâches fusils ;

Il écoutait : des Monts, des Champs, de la Falaise,  
Il entendait monter comme un gros Soupir d'aise !  
Tout était Amour et Chansons !  
Il entendait les cris joyeux des Fiancées !  
Les Mères, pour toujours enfin désangoissées,  
Tendaient à ses baisers les fronts de leurs garçons !



... Or, à ce point précis du joli Songe rose  
Un oiseau vint donner contre la vitre close  
Un grand coup de bec familier...  
Et le Monarque ouvrit sa fenêtre avec joie,  
Disant : « Je t'attendais, ô toi que Dieu m'envoie !  
« Entre, Colombe, avec ton rameau d'olivier ! »

Hélas ! ce n'était pas la colombe de l'Arche :  
C'était l'oiseau qui suit les bataillons en marche  
Pour être leur vivant tombeau !...  
. . . Et l'Empereur pleura, transi jusqu'aux moelles,  
Durant que s'envolait, lui cachant les étoiles,  
L'oiseau maudit, l'oiseau de Guerre : le Corbeau !



O toi qui, tout un soir, rêvas la Paix du Monde  
Regarde sans frémir planer la bête immonde,  
Sinistre et noire, à l'Orient !  
Ah ! rien que pour avoir essayé ce grand Geste,  
Qu'un rayon de ton Rêve — ô Tzar ! — au front te reste  
Et te le fasse clair et toujours souriant !

En guerre, donc !... Ainsi que tes Aïeux, naguère !  
Nous t'aimons — puisqu'on peut haïr, parfois, la Guerre  
Et chérir celui qui la fait —  
Nous t'aimons et souffrons de tes propres alarmes  
En priant Dieu qu'il rende invincibles tes Armes  
Et de tes ennemis punisse le forfait !

Tu ne la voulais pas, cette Guerre maudite,  
Mais puisqu'il faut la faire, aujourd'hui, fais la vite  
Et rends coups pour coups, sans remords !  
Si tu faiblis, demande à la France main-forte,  
A la France qui veille et, sans compter, t'apporte  
De l'Or pour tes Blessés, des Lauriers pour tes Morts !

Combats !... et sois vainqueur !... Puis, rayonnant de Gloire,  
Devant les trois berceaux sur lesquels la Victoire  
Planera près de la Bonté,  
Durant qu'autour de toi la Haine fera trêve,  
Tu reprendras, ô Tzar ! — ô Poète ! — ton Rêve  
De Paix universelle et de Fraternité !

N. B. — Toutes les Œuvres de Botrel sont en vente  
à la Lyre Bretonne, place des Cordeliers, à Dinan.

(Envoi franco du Catalogue complet)

## La Pitié des Fleurs



Triste, le cœur jaloux et l'âme en proie au Doute,  
Loin de ma douce amie — hélas ! — pauvre exilé !  
Par un matin de Juin j'ai quitté la Grand'Route  
Et suis tombé, pleurant, dans un grand champ de Blé.

Et là, le cœur battant sur le cœur de la Terre,  
J'ai conté mon chagrin aux épis jaunissant...  
Mais rien n'a répondu dans le champ solitaire...  
Que la Brise d'Été qui chantait en passant !

Et j'ai dit à la Brise : « Où donc est mon amie ?  
Songe-t-elle toujours à me garder son cœur ? »  
Mais la Brise s'est tue... et, durant l'accalmie,  
Vint à moi la chanson d'un oiselet moqueur !

Et j'ai dit à l'Oiseau : « Vite, parle-moi d'Elle ?  
Tu l'as sans doute vue, ô petit oiselet ? »  
Mais, ainsi que le Vent, s'en alla l'hirondelle...  
Et je n'entendis plus que l'eau d'un ruisseau !

Et j'ai dit au Ruisseau : « Montre-moi son visage !  
Elle a dû se mirer en toi, petit ruisseau ! »  
Mais l'Eau s'en fut, sans me répondre davantage  
Que les Epis, la Brise et le petit Oiseau !...



....C'est alors que, voyant ma Douleur sans pareille,  
Un fier coquelicot m'a dit : « Je la connais :  
La lèvre de ta Douce est plus que moi vermeille ;  
Or, puisqu'Elle a ma bouche, elle ne ment jamais ! »

C'est alors qu'un bleuet m'a chanté même autienne :  
« Je connais ton Amie et je connais ses yeux ;  
Ses yeux ont la couleur du ciel... aussi la mienne :  
Elle ne ment jamais puisqu'Elle a les yeux bleus ! »

Et c'est alors, enfin, qu'une humble pâquerette  
M'a dit : « Effeuille-moi, trop incrédule amant !  
Arrache, sans pitié, vite, ma collerette  
Vois, Elle t'aime, un peu, beaucoup... énormément ! »

Alors, j'ai tendrement baisé chaque fleurette ;  
Puis, rebouclant mon sac, malgré l'ardent Midi,  
J'ai repris mon Chemin, en chantant à tue-tête,  
Sûr d'être aimé... puisque les Fleurs me l'avaient dit !

Théodore BOTREL.